

Colorés



Avant de commencer, je tiens à prévenir : ces souvenirs ne sont pas agréables à lire. Si vous êtes sensible à la violence physique ou émotionnelles, je vous conseille de ne pas continuer.

Ces souvenirs ont été écrits à peu près dans l'ordre dans lequel ils nous sont revenus, de la façon dont ils nous sont revenus, il y a donc des incohérences au niveau de la conjugaison assez monstrueuses. Elles ont volontairement été laissées.

Enfin, certains souvenirs se rapportaient des scènes très semblables. De fait, on n'a écrit que le souvenir qui semblait le plus représentatif. Une bonne majorité de ce qui est mis ici et qui concerne la période d'avant l'âge de 14 ans n'est donc qu'un échantillon.

7 ans.

Regarde-moi... pourquoi tu ne me vois pas ? Je fais tout comme il faut, pourtant. S'il te plaît... regarde-moi... Je suis là...

Je suis là...

Je suis là...

Là...

On ne peut pas être remarqué. Attirer l'attention, c'est attirer le danger.

7 ans.

Le sang qui descend vers ma tête.

Tête en bas.

Tête en bas.

Tête en bas.

Le sol, sous nos yeux.

Sous mes yeux.

Un bref instant, je me demande comment je suis arrivée ici. Comment j'ai pu me retrouver dans cette situation, pendue par les chevilles, par-dessus le balcon, à trois mètres au-dessus du sol ?

Qu'est-ce que j'ai fait pour ça ?

Le vide sous ma tête.

Je ne sais pas.

Ça ne compte pas vraiment.

Qu'est-ce qui compte ?

Le sol en dessous de moi, moi.

Ses doigts enroulés autour de mes chevilles.

Et la peur.

La peur de ne dépendre que de lui, de sa capacité à me retenir.

Je ne peux rien faire.

Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

Je vais mourir. Il va me lâcher. Je vais mourir.

Mourir.

Disparaître.

Mourir.

Cesser d'exister.

La peur.

Peur de lui.

Peur de la mort.

La mort, toute proche.

Il suffit qu'il me lâch- il fait semblant de me lâcher.

– Oups !

L'espace d'une seconde, alors que ses doigts relâchent brièvement leur prise, je ne ressens plus rien.

Mon cerveau s'est déconnecté.

Puis...

La fureur.

Il joue avec moi.

Il joue avec moi, avec ma peur, et je ne peux rien faire.

Si je bouge, il risque de me lâcher pour de vrai.

La colère enfle et s'échappe de ma gorge.

Je crie.

De peur.

De rage.

De désespoir.

Je ne comprends pas. Pourquoi ?

Qu'est-ce que j'ai fait ?...

J'ai peur.

Je vais mourir.

14 ans.

Son visage, qui se rapproche de mon lit superposé. Perchée là-haut, je n'en mène pas large, mais je me sens quand même en sécurité. Je lis l'agacement sur son visage qui se veut neutre.

Pourquoi est-il énervé ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Il a sa tête des mauvais jours.

La colère commence déjà à gronder en moi alors que j'anticipe la suite.

Ne pas bouger, attendre, voir venir.

– Tu me refais un coup comme celui-ci, et lorsque tu rentreras de l'école, tu auras la surprise de découvrir que j'ai jeté certaines de tes peluches.

Je ne bouge plus. J'attends. J'ose à peine respirer, me transformant presque en statue. Il n'a pas fini, je le sais. Je le connais.

– Je commencerai par ta préférée.

Ne pas bouger. Ne pas lui donner d'indice. Continuer de le fixer lui.

La peur, l'appréhension, me remplit toute entier alors qu'il commence à bouger.

Il se rapproche d'une des plus grosses, posée sur le petit placard. Une lionne, allongée, son petit entre les pattes. Il lui caresse la tête, puis me lance un regard. Un regard sérieux.

– Celle-là.

Je déglutis.

Amertume de constater qu'il ne me connaît pas.

Je jubile. Il se plante, il se plante tellement profond. J'ai envie de hausser un sourcil et de lui lancer « essaie encore ».

Quel abruti.

Il repart, mais je sais que je ne suis pas tirée d'affaire pour autant. Il est capable de mettre sa menace à exécution.

8 ans.

Je rentre de l'école. Je descends de la voiture, dis au-revoir à l'amie de ma mère qui m'a ramenée, fait la course jusqu'à la maison avec le chat, grimpe les marches quatre à quatre, entre.

Mon père m'attend.

Un bisou, un bonjour. Vite fait, car je sens que quelque chose ne va pas.

Mon humeur, enjouée après cette journée de classe, a viré à l'inquiétude.

Je me rends dans ma chambre, dépose mes affaires.

Je sens son regard sur moi.

Peur.

Il attend quelque chose.

Je continue de vider mon sac, attendant qu'il se décide à parler.

Je ne tremble pas. Ça fait longtemps que mon corps a cessé de réagir à la peur.

Enfin :

– Dis-moi, tu n'as rien perdu ?

Je me fige.

Quoi ?

Comment ça ?

Qu'est-ce que j'ai pu perdre ?...

Qu'est-ce qu'il nous a volé ?

Je lance un regard autour de moi. Non, tout est à sa place dans ma chambre.

Je me précipite dans la salle de jeu. Il ne me faut qu'un coup d'œil pour comprendre : notre sac à figurines a disparu, et avec lui les figurines qui étaient encore dehors, attendant ma prochaine session de jeu.

Qu'est-ce qu'il en a fait ?

– Il est où, mon sac ? je proteste.

– Ton sac ? C'est avec mon argent que t'as eu tout ça, je te rappelle. Et puis ça traînait. Tu n'avais pas rangé, alors j'ai tout jeté.

Je le regarde, sans bouger. Une boule se forme dans ma gorge. Il n'a pas pu faire ça...

Il se fout de ma gueule. Je le sais, je le sens. C'est trop soudain, ça sort trop de nulle part. Il n'a même pas prévenu avant.

Je retourne la salle de jeu. Je ne trouve rien.

Je retourne ma chambre. Je ne trouve rien.

Colère.

Frustration.

Injustice.

La peur.

Peur que ce soit réel.

Peur de ce que ça signifie : il n'attend pas que je sois là pour détruire ce à quoi je tiens. Je peux rentrer n'importe quand, et découvrir qu'il a pris possession de ce qui m'appartient.

Ce qui m'appartient ?

Non, ce qu'il a bien voulu me donner.

Ce qu'il peut choisir de reprendre n'importe quand.

Qu'est-ce que ça sera, la prochaine fois ?

Mes livres ?

Mes dessins ?

Mon chat ?

Qu'est-ce que j'ai, au final ?

Rien.

Désespoir.

Une après-midi de recherche plus tard, acharnés, ne voulant pas y croire, je finis par retrouver le sac. Il est caché tout en haut d'une armoire. Je ne dis rien. Je ne veux pas qu'il sache que je l'ai retrouvé. J'attends que la mère rentre, et je lui demande de le récupérer pour moi.

Depuis ce jour, je sais exactement ce qu'il y a dans ma chambre et dans la salle de jeu. Plus rien ne manquera sans que je m'en aperçoive.

11 ans.

Depuis un moment, maintenant, je sens cette présence.
Elle est attentive, elle semble m'observer.

M'attendre.

Je ne sais pas ce que c'est.

J'en ai peur, mais, d'un autre côté, je suis curieuse.

Qu'est-ce que c'est ?

14 ans.

Un choc sourd à la porte.
Je suis aussitôt réveillée, alerte, prête à bouger.
Un autre choc sourd.
Ma mère dit d'arrêter d'une voix forte.
Mon père qui répond quelque chose.
Encore un choc.
Un bruit de pas, dans l'escalier.

Ne bouge pas.

Je ne bouge pas.
Je ne sais même pas si j'ai peur. Mon cœur bat plus vite, mais ma respiration reste calme. Je me contente d'attendre, accroupie dans mon lit.
Ma mère entre dans ma chambre, la traverse, va dans la salle de bain.
Elle parle à quelqu'un au téléphone.

– Alors qu'est-ce que je suis censée faire ? Attendre qu'il ait défoncé la porte et qu'il m'ait tabassé ?

Silence.
Je retiens mon souffle.
Toujours aucune peur, juste de l'attente.
Attente de la catastrophe.
Ça ne sert à rien d'avoir peur tant qu'elle n'est pas arrivée.

– Vous savez quoi ? C'est très simple : j'ai un flingue dans la main. Si dans dix minutes, vous n'êtes pas là, je lui tire dessus. Vous êtes prévenu.

Silence.
Je comprends qu'elle a récupéré l'une des armes que mon père gardait caché. Je comprends que mon père est à la porte et essaie d'entrer. D'après les beuglements qu'il pousse à présent, il est sûrement bourré.

– Très bien, à tout à l'heure.

Je me penche par-dessus la rambarde de mon lit superposé, par-dessus mon étagère IKEA qui me sert de bibliothèque, et je vois ma mère, près de la fenêtre qui donne au-dessus de la porte d'entrée. Elle ne menaçait pas en l'air : elle a effectivement une des armes à feu de mon père à la main.

Je n'ai pas peur. J'attends simplement de voir la suite.

Dix minutes plus tard, les gendarmes étaient là.
Ils ont forcé ma mère à ouvrir la porte, parce qu'après tout, il n'avait rien fait, il habitait toujours là, et il avait le genou explosé – à force de mettre des coups dans la porte...

Je reste dans mon lit, je ne bouge pas, j'attends simplement la fin.

5 ans.

Serrée.

Serrée.

Est-ce qu'il essaie de m'étouffer ?

Qu'est-ce qu'il fait, à me serrer dans ses bras, contre lui, comme ça ?

Est-ce que c'est un nouveau jeu ?

Je me débats, je crie.

Je lui dis qu'il m'empêche de respirer.

Il rit.

Il serre encore plus fort.

Je peux à peine bouger.

Quelque chose semble exploser en moi...

Je ne crie plus, je hurle.

Je lui hurle ma haine à la figure.

Ma colère.

Ma fatigue.

Ma peur.

Je me débats, pour de bon cette fois-ci.

J'envoie ma tête en arrière pour essayer de lui frapper le visage.

J'essaie d'atteindre son entre-jambe avec mes pieds.

Je hurle de toutes mes forces, au point d'en avoir mal à la gorge.

Il serre encore plus fort...

... et il continue de rire...

10 ans.

Il se penche vers moi, me regarde droit dans les yeux. Je n'en mène pas large, détourne le regard vers le sol. Je voudrais pouvoir disparaître.

– Ne me mens plus jamais. Je le saurais. Je sais ce que tu penses, je peux lire dans ta tête.

Il ment.

Il ment.

Comment en être sûr ?

Et s'il en était capable ?

C'est impossible.

Et si...

J'ai envie de fuir.

La sensation d'être vulnérable jusque dans ma propre tête est insupportable.

Il ment.

Et si... ?

8 ans.

Comment est-ce que je me suis retrouvée là, encore ?

Je n'en ai aucune idée.

Ces deux phrases résument ma vie... Je n'arrive jamais à déceler les signes qui montrent que le jeu va virer au cauchemar.

Je me fiche de savoir comment j'en suis arrivé là. Je vais le tuer.

Je vais me détacher, et je vais le tuer.

La honte.

L'humiliation.

Attaché comme un cochon prêt à être égorgé.

Combien de temps est-ce qu'on va rester là ? Est-ce qu'il m'a oublié ?

Est-ce qu'il va venir me détacher ?

Combien de temps ?

J'ai peur.

J'ai peur.

J'ai peur.

Je pleure.

Je crie.

Je me débats.

Mais cet abruti a bien fait ses nœuds.

Mes bras me font mal, serrés comme ça dans mon dos. Mes chevilles me font mal aussi, à cause de ma ceinture de judo qui les tiens le plus proche possible de mes poignets.

Je l'entends revenir.

Je me tortille pour pouvoir le voir depuis la porte d'entrée de la salle de jeu. Il croise mon regard.

Il rigole.

Je vais le tuer.

Je vais le tuer...

12 ans.

– T’as de grosses fesses, regarde, ça commence à faire un pli juste au-dessus de ta cuisse !

Honte.

Va te faire foutre.

8 ans.

L'odeur du chlore dans le nez, sur la langue. L'eau qui menace de rentrer dans les poumons, qui étouffe les sanglots.

La peur.

Peur que jamais ça ne s'arrête.

Qu'est-ce que je fais là ?

Pourquoi moi ?

Qu'est-ce que j'ai fait ?

Peur que ça recommence, encore et encore.

La peur, le désespoir.

Pas d'issue visible.

Pas de fuite possible.

Nager, nager, nager, nager.

Agiter les bras même si je suis fatigué.

Nager, nager, nager, nager.

Déjà essayé de se laisser flotter.

Ça n'a pas fonctionné.

Coincé.

Je suis coincé.

Ça ne finira jamais.

Depuis combien de temps ça dure, déjà ?

Un jeu.

C'est censé être un jeu.

Je ne trouve pas ça drôle.

Pas du tout.

Est-ce que j'ai raté quelque chose ?

Il rigole quand il lève mes pieds, quand ma tête part sous l'eau, quand j'ai l'impression que mes poumons vont exploser, que mes bras vont se détacher si je les agite encore.

Pourquoi est-ce que moi, je ne trouve pas ça drôle ?

Autour, personne ne dit rien. On n'y prête pas attention. Ça fait rire les autres enfants.

Pourquoi est-ce que je ne trouve pas ça drôle ?

J'ai envie de pleurer.

J'ai envie qu'il s'arrête.

Je veux qu'il me lâche.

Je veux qu'il me lâche.

Je veux qu'il me lâch- je repars sous l'eau.

J'ai envie de pleurer, mais je ne peux pas.

Si je pleure, je n'arrive plus à respirer.

J'arrête de nager une seconde, pour reposer mes bras.

Je- je repars sous l'eau.

Et il rigole.

Il rigole.

Ça l'amuse.

Ça ne m'amuse pas.

Colère et fureur ont remplacé la peur.

Je vais le tuer.

Je prends une grande inspiration et je me débats.

Je vais le tuer.

Je me débats, je crie, je hurle.

Enfin, les autres écoutent.

Enfin, ils prêtent attention.

Et ils ne font rien.
Je les hais tous.
Laisse-moi.
Laisse-moi.
Laisse-moi.
LACHE-MOI !

Enfin, il nous lâche.

Et les autres enfants rigolent et disent que j'exagère.
J'ai honte de mon manque de contrôle sur moi-même.
Honte de ne pas avoir de sens de l'humour.

Honte de me sentir attaqué pour un rien.

Alors je m'isole un moment, mais pas trop. Si je m'isole trop longtemps, ils vont recommencer à se moquer de moi, donc je rejoins les autres avec un sourire d'excuse, détournant l'attention et essayant de me faire oublier pendant que, à l'intérieur, je pleure et j'ai mal.

14 ans.

Un bruit de fracas.

Des cris.

Quelle heure il est ?

Trois heures du matin.

Je reste sans bouger. J'écoute, j'attends.

Et comme rien ne semble indiquer que la dispute va monter, je finis par me rendormir.

Je ne dors cependant qu'à moitié, prêt à me relever au moindre bruit.

Le lendemain matin, alors que je descends pour prendre mon petit-déjeuné, je découvre l'ordinateur portable de ma mère – enfin ce qu'il en reste – posé sur la table basse du salon. L'appareil est en morceaux. L'écran est fracassé, les touches du clavier ont sauté, il y a des trucs qui sortent du boîtier, en dessous.

Mes parents ne sont pas là, alors je me glisse dans la chambre de ma mère. Je découvre un impact de la taille d'un poing dans l'unité centrale de son ordinateur fixe.

Je fais demi-tour et vais prendre mon petit-déjeuné.

J'apprends plus tard que mon père a sauté à pieds joints sur l'ordinateur portable, afin que ma mère n'ait plus accès à ses cours d'étudiante infirmière.

Qu'il a mis un coup de poing dans l'unité centrale pour le même motif.

J'enregistre l'information, sans vraiment d'émotion.

Juste une pointe de peur.

– Elle fonctionne toujours, a ajouté ma mère. Mais ne lui dit pas.

Je n'ai rien dit.

6 ans.

Noël vient juste de passer, mais l'humeur n'est pas à la joie.

Ma grand-mère est repartie en avion cette après-midi.

C'est la première fois depuis le déménagement, et je suis triste. Ma mère est triste. Mon petit frère, qui n'a que deux ans, comprends vaguement que quelque chose ne va pas et, pour une fois, il est calme.

Mon père, lui, s'amuse de l'ambiance générale.

Il a passé tout le repas à me taquiner.

Me chercher.

Me provoquer.

Je n'ai rien dit.

Je sais que si je dis quoi que ce soit, je vais me faire punir.

J'ai laissé coulé, me suis concentrée sur mon assiette, au point de limiter ma conscience de ce qui m'entoure.

Et puis il y a eu le mot de trop.

De sa part.

Puis de la mienne.

J'ai aboyé un « Ta gueule connard ! ».

Fuis.

Je fuis. Je n'ai même pas eu le temps d'avoir peur que déjà, je cours.

Il faut aller s'enfermer dans les toilettes. Mais si on y va d'un coup, comme ça, il aura le temps de nous rattraper. Il faut faire un détour par la chambre du frère, passer par le balcon qui relie la chambre du frère à la chambre des parents, et de là rejoindre les toilettes.

Des images, un plan, une ligne à suivre se forme dans mon esprit.

Je cours.

Je suis le plan.

J'arrive dans la chambre de mon frère.

Je manque de glisser sur la moustiquaire qui traîne sur le sol. Le cœur battant, je tombe à quatre pattes, pousse sur mes mains, me relève sans ralentir.

J'arrive sur le balcon. Je me sens déjà soulagée, j'ai juste assez d'avance pour avoir une chance de lui échapper.

J'entends mon père qui glisse et tombe.

Avec ses cent kilos, il n'a pas ma capacité à se rétablir quand il perd l'équilibre.

Juste après, j'entends ma mère qui manque de tomber à son tour alors qu'elle poursuit mon père.

En d'autres circonstances, j'en aurais ri.

Je ris.

J'arrive devant la porte qui sépare la chambre de mes parents et le balcon. Je baisse violemment la poignée, percutant le panneau de bois de plein fouet.

Je ne sens pas la douleur qui fleurit dans mon épaule, quelque chose d'autre retient toute mon attention : la porte ne s'ouvre pas.

Elle est fermée à clef.

Je suis fichue.

Mon père apparaît.

Je ne cherche pas à comprendre ou à demander pardon, je sais que je ne pourrais pas y échapper. Je me roule en boule sur le sol.

Et me prend un coup de pied avec élan dans la cuisse.

8 ans.

*Assis dans le noir, les genoux remontés contre ma poitrine, je pleure.
J'essaie de ne pas faire de bruit, mais ce n'est pas facile.*

J'ai peur.

J'ai toujours peur.

J'ai peur de la mort.

Peur de disparaître, de cesser d'exister.

Tout est menaçant.

La survie ne tient à rien.

Un jour

Un jour il va m'échapper.

Un jour je vais me fracasser la tête après avoir chuté dans le vide.

Un jour je vais pas avoir de chance.

Un jour je vais me prendre un coup mal placé.

Et je vais mourir.

Disparaître.

Disparaître.

Pourquoi il fait ça ?

Je ne veux pas mourir.

Je ne veux pas disparaître.

Je ne veux pas mourir.

Et si

Et si...

Et si il le faisait exprès ?

Et si il n'attendait pas de jouer pour me tuer ?

10 ans.

Je suis assise sur le siège passager, le nez dans un bouquin, alors que mon père conduit pour se rendre à la piscine. On arrive à un embranchement : à droite, la route vers la maison ; à gauche, la route pour rejoindre les petits chemins menant à l'hôtel où se trouve la piscine où on va nager. Mais, fait inhabituel, un homme se tient sur le bord de la route, à l'endroit où les deux embranchements se rejoignent.

Mon père ne lâche qu'un mot :

– Putain.

Et je reconnais d'un seul coup l'homme : c'est l'un des « trois frères », qui vivent à quelques maisons de la nôtre. On les soupçonne de venir dans notre jardin voler les vêtements que ma mère met à sécher. Ils sont connus pour ça, dans le coin.

Au ton de mon père, je ferme mon livre.

Quelque chose d'important va se passer.

J'ose à peine respirer.

Il donne un coup d'accélérateur, s'arrête au niveau du type, commence à l'insulter. L'homme répond, à peine plus calme.

Je ne bouge pas d'un centimètre alors que son odeur vient m'agresser les narines comme il s'approche de ma fenêtre. Coincé entre les deux hommes qui s'insultent, je me tasse légèrement dans mon siège, essayant de me faire oublier.

Et puis le père tend la main vers la boîte à gant, la plonge dedans et en ressort une arme à feu.

Il la braque sur l'homme dehors.

J'ai l'arme littéralement sous le nez.

Je vais battre mon record d'apnée.

Une fraction de seconde, c'est le temps qu'il a fallu pour que mon cerveau envisage toutes les possibilités qui pouvaient découler de cette situation.

Mon père pouvait tuer cet homme.

Je pouvais être blessée au passage.

L'homme pouvait tenter de lui arracher son arme.

J'avais l'intime conviction que quelqu'un allait mourir dans les secondes à venir, et tout ce que je pouvais faire

c'était ne pas bouger et espérer que ça ne soit pas moi.

L'homme a fui.

L'arme a été rangée.

J'ai rouvert mon livre sans pour autant continuer de le lire.

14 ans.

J'ai envie de rire.

Le chat de mon frère a encore pissé sur les affaires de notre père.

Cette fois-ci, il a arrosé la totalité de sa chambre : son lit, son clavier d'ordinateur, ses chaussures, son fauteuil de bureau en cuir. La fois d'avant, comme la porte était fermée après qu'il eut uriné dans le placard, il avait aspergé la porte de la chambre. Il ne fait ça que sur les affaires de mon père, jamais sur celle de ma mère, de mon frère ou les miennes.

Bien fait, il n'a qu'à pas être violent avec lui.

Mais je rigole beaucoup moins quand mon père vient me trouver, dans le jardin, alors que je jouais avec le chat.

Il est énervé.

Très énervé.

Il aboie sans se soucier de ce qu'il dit.

– Tu as intérêt de trouver un moyen de le faire arrêter, sinon je le tue, et je l'enterre pour pas que vous le sachiez !

Il repart.

Je le fixe, l'esprit vide.

Je n'ai plus envie de rire.

J'ai peur.

Deux semaines après, le chat a disparu.

7 ans.

La sensation d'un corps sur le mien.

Une centaine de kilos, contre ma petite trentaine.

Je me sens tellement petite, minuscule, envahis par ce poids. J'ai l'impression de me noyer sous la masse de chair qui s'allonge sur moi.

Le matelas mou est la seule chose qui m'évite d'être proprement écrasée.

Le jeu m'amusait au début. Mais plus maintenant.

Je lutte pour respirer, je couine, lui demande de se pousser.

Il rigole.

Je panique. Ma gorge se serre.

J'ai peur.

J'ai envie de crier, de m'énerver.

Je sais que si jamais je le fais, je me ferai gronder.

Je ne dois pas m'énerver. C'est un jeu. Il ne fait rien de mal.

Je suis nulle, je gâche le jeu en n'arrivant pas à le trouver drôle.

J'essaie, pourtant. Mais j'ai juste peur.

Doucement. On se calme. Paniquer ne fera qu'empirer les choses. Il va se pousser, comme à chaque fois. Respire doucement. Fais-toi oublier.

Parfois, ça fonctionnait. Il en avait assez, il se souvenait qu'il avait autre chose à faire et se relevait. Et puis parfois, ça l'agaçait de ne pas avoir de réaction.

Aujourd'hui, ça l'agace de ne pas avoir de réaction.

Alors il se soulève, me chatouille, me pince.

Je hais les chatouilles.

Je n'ai pas envie de rire, il me fait presque mal, mais mon corps lui donne la réaction qu'il veut avoir. Il veut que je trouve ça drôle,

alors je rigole. Je rigole même si j'ai envie de pleurer.

Même si je meurs d'angoisse à l'intérieur.

Et puis il va trop long loin. Ça dure depuis trop longtemps.

La colère explose dans tout mon corps.

Je m'énerve, je crie, je l'insulte.

Je me fais pourrir la gueule en retour.

Mais au moins, il s'est poussé.

13 ans.

Allongée dans le grand lit, contre lui, les yeux fixés sur l'écran de l'ordinateur qui diffuse les images de la série qu'on est en train de regarder, je profite de ce petit moment de paix.

Je peux m'imaginer qu'il m'aime, me protège et ne me fera plus de mal.

L'espace d'une seconde, je n'écoute plus la série.

Je me dis que je voudrais que la vie avec lui soit toujours comme ça : calme, prévisible, chaleureuse.

Sans douleur,

sans peur,

sans violence.

En cet instant, je l'aime. Je l'aime vraiment.

Et je voudrais qu'il m'aime aussi.

Qu'il arrête de me faire peur,

de me faire mal.

Je voudrais que ce moment, qui me donne l'impression d'avoir un père normal, dure pour toujours.

14 ans.

La dispute a duré toute la nuit. J'ai cessé d'écouter au bout d'un moment, quand elle a trouvé son rythme de croisière, et je me suis finalement endormie.

J'ai été réveillé vers 7h par le son d'un coup sur une surface dure.

Quelque chose n'était pas normal. Aussitôt en alerte, je suis sorti du lit et me suis glissé hors de la chambre. J'ai fait signe au petit frère de rester dans son lit et me suis accroupi devant la première marche de l'escalier. Hors de question que je prenne le risque de le descendre, de faire de bruit, d'attirer l'attention sur moi.

L'engueulade avait pris une autre proportion. Je ne comprenais pas tout parce que la baie vitrée était fermée et qu'ils se disputaient sur la terrasse, mais leur ton me suffisait.

Quelque chose n'était pas comme d'habitude.

Je sentais le danger.

Il fallait que l'on sorte d'ici.

Je suis retourné dans la chambre.

J'ai expliqué mon plan à mon frère : on descend l'escalier, on prend nos tongs et on sort de la maison. Il y a une grande butte abrupte sur le côté du jardin, on y grimpe.

Ça fait des semaines que j'ai tout prévu.

Ça fait des semaines que je me suis dit que cet endroit serait parfait pour se planquer. Les arbres qui y poussent ne peuvent laisser passer que des enfants, et le petit muret permet d'escalader le grillage et de s'échapper par le champ en friche qui s'étend de ce côté de la résidence. Ce champ, qui a plus l'allure d'une petite forêt, je le connais par cœur, je suis déjà allée repérer les lieux avec des amis. Ils n'ont jamais su pourquoi, je l'avais présenté comme une expédition. Mais j'ai pris note de chaque repère menant à notre jardin.

Une fois là-haut, on sera en sécurité.

Je n'ai pas besoin d'expliquer à mon frère ce qui se passe. Je lui explique où on va, lui ordonne juste de me suivre. Et comme il a peur, il obéit sans poser de question.

On sort donc. La baie vitrée étouffe les craquements de l'escalier, le bruit des clefs dans la porte, le bruit de la porte qui se referme. On se glisse jusqu'à la butte.

De là, on a vu sur le flanc de la terrasse et on peut continuer à suivre la dispute de loin. On ne comprend pas toujours ce qu'ils disent, mais, encore une fois, seul le ton est important.

Et puis...

– Les enfants, vous descendez ! On y va !

Je regarde ma mère et les mots sortent de ma bouche sans que j'aie pu réfléchir :

– Quoi ? Pourquoi ?

– J'en peux plus, on s'en va !

Je regarde mon père, je vois la satisfaction dans sa posture : bras croisés, jambes légèrement écartées, un sourire qu'il essaie de réprimer.

Il nous met à la porte, et il en est fier.

Qu'est-ce qui va arriver à nos affaires ? À mon chat ? Si on part, est-ce qu'on pourra retrouver tout ça ?

Non.

Il va se venger dessus.

On ne retrouvera rien.

J'en ai assez.

Cette situation n'a que trop duré.

Il est temps d'y mettre un terme.

C'est chez moi, ici.

– Allez, venez !

– Non.

Silence.

– Arrête et viens.

– Non. C'est pas à nous de partir !

La surprise dans leur regard.

Mais je sais que j'ai raison.

Nous savons que nous avons raison.

Et notre voix monte, gronde.

– C'est à lui de partir ! C'est lui qui fout le bordel, c'est lui qui fait chier ! C'est à lui de se casser !

Moi, je ne bougerais pas d'ici. Hors de question, c'est chez moi ! C'est à lui de partir !

Le choc.

Il ne s'y attendait pas.

Ils ne s'y attendaient pas.

J'ai l'impression que mon corps vibre de fureur.

J'ai l'impression d'être remplie d'énergie. J'ai la sensation de toucher quelque chose d'important du bout du doigt.

La dispute ne reprend pas. La mère s'est subitement réveillée, lui a compris qu'il n'allait pas gagner, pas face à nous, pas cette fois-ci.

Plus jamais.

Nous avons remporté notre première bataille, ce matin-là.

8 ans.

On est assis dans ma chambre – enfin ma chambre, et celle de mon frère. On se la partage. Notre père est en train d'embêter mon frère. Puis il me taquine, moi.

Il m'a agacé.

Je ne sais plus ce que je lui ai dit, mais ça ne lui a pas plu. Je n'ai même pas eu le temps de fuir qu'il me plaquait au sol.

J'ai essayé de me débattre, mais je ne pèse rien face à lui. Alors je me contente de le fixer.

Il approche sa bouche de mon visage.

Je ferme les yeux aussi fort que possible.

Il colle ses lèvres sur mon œil.

Et quand il aspire, j'ai quand même l'impression qu'il va me l'arracher.

Je me débats de plus belle. Il finit par se redresser et relâcher mon œil.

Il ne relâche pas mes poignets.

Je le hais.

Je rassemble ma salive au bout de ma langue...

Il me regarde avec un sourire satisfait et moqueur.

Sourire qui s'efface quand je lui crache au visage.

La seule pensée qui m'a traversé à cet instant, c'était qu'avec la gravité, j'allais tout me prendre sur le nez.

Mais non, j'ai bien dosé la force de mon tir.

Et je réalise que je vais me faire défoncer...

Il se relève, furieux.

Mais, sous les rires du frère et le « bien fait, tu l'as cherché » de la mère, il ne fait rien.

Je sais cependant que je ne perds rien pour attendre. Il ne laissera pas passer ça.

Aujourd'hui, demain, dans une semaine ou un mois, il va se venger.

14 ans.

Je rentre à la maison, lâche mon sac dans un coin de ma chambre, sors mon portable et écris :

«Ma meilleure amie fête son anniversaire ce week-end, je ne viendrais pas chez toi du coup. »

J'ai évité d'envoyer ce sms toute la journée, mais là, je ne peux plus y couper. On n'est que mardi, mais plus tôt il sera prévenu, mieux ce sera. La réponse de mon père ne se fait pas attendre.

« Je ne te demande pas ton avis, tu viendras chez moi ce week-end. La famille est plus importante que les amis. »

La colère.

Le dédain.

Sentiment d'injustice.

Je ne réponds qu'un seul mot :

« Non. »

« Ecoute-moi bien, comme je te l'ai dit, je ne demande pas ton avis. Alors tu vas me ramener ton royal fessier et arrêter ta petite crise à deux balles. »

« Je ne viendrais pas chez toi ce week-end. »

Intérieurement, je tremble face à l'audace dont je viens de faire preuve. Mais on parle de ma meilleure amie, l'une de mes deux seules amies. Il est hors de question que je rate son anniversaire. Même si on est souvent sur des longueurs d'ondes un peu différentes, elle est la seule personne qui me fait me sentir normale.

Il pourrait comprendre ça...

« On en parlera demain soir. »

Demain soir.

Il compte venir ici ?...

La peur grimpe.

Mais la détermination aussi. J'ai la sensation que ce moment sera décisif.

Pourtant, le lendemain, je reste sur le pas de la porte sans pouvoir dire un mot.

La fureur

qui me comprime la gorge à la simple vue de son visage m'empêche de parler.

– Il faut que tu lui dises ce que tu as sur le cœur. Je reste à côté, si tu veux.

Sous le regard insistant de ma mère, je hoche la tête.

Il dit quelque chose qui peut être résumé par :

– Tu viendras chez moi ce week-end.

– Non.

Il dit autre chose, que j'écoute à peine. Je ne me souviens plus exactement des mots qui sont sortis de ma bouche. Je suis trop fasciné par ce qui se passe à l'intérieur de moi.

Plus de peur, juste de la colère.

On est déterminé à ne pas céder.

Je le fixe droit dans les yeux. Fermement campé sur le pas de la porte, je ne le lâche pas du regard. Lui, il se dissimule à moitié dans l'escalier du perron, me fixant par-dessus la rambarde. Il fait des aller-retours entre le perron et la première marche de l'escalier, il évite mon regard autant qu'il le peut.

Et c'est là que je comprends. Je comprends que je peux dire non, que je peux m'opposer à lui, que je ne suis pas obligée de me soumettre.

Je le vois me fixer, lèvres entrouvertes, se voulant sûr de lui, mais suintant de perplexité. Il parle, parle, continue de parler. Je réponds en haussant les épaules, je n'écoute même pas ce qu'il dit. Il est en train de sortir les violons, et ça ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est ce que dit son visage.

Et son visage dit son malaise face à cette situation imprévue.

Son visage dit que je peux le battre à son propre jeu.

Quand, après plusieurs heures, il est reparti, c'était sans nous.

On a remporté notre seconde bataille, ce soir-là.

16 ans.

Il est à l'étage du dessous, moi à l'étage du dessus. Il palabre avec mes grands-parents, je fais de mon mieux pour ne rien entendre.

Il est là pour venir nous récupérer, mon frère et moi. Cela fait deux ans que je refuse de ne serait-ce que lui adresser la parole, mais il continue d'insister. Cette fois-ci, il a ramené une huissière de justice, espérant faire peur à mes grands-parents, espérant me faire peur.

Mais il n'a pas compris une chose, c'est qu'il y a plus terrifiant que la justice.

Et c'est lui.

Il est hors de question que l'on retourne chez lui.

14 ans.

Assis dans le noir, blotti juste sous la fenêtre qui se trouve au-dessus de mon lit.

J'ai peur.

J'ai peur que si je ferme les yeux, si je m'endors, qu'il vienne et me tue.

Après tout, c'est moi qui l'ai forcé à quitter la maison.

Il doit m'en vouloir.

Si je m'endors, qui sait ce qu'il pourra venir me faire ?

Si je m'endors, je ne pourrai pas me défendre.

Je voudrais ouvrir la fenêtre, partir.

Courir dans les champs, m'éloigner de cet appartement qui fait peur.

Mais pour aller où ?

Je ne pourrais pas retrouver la maison, d'ici.

Je veux rentrer...

Je ne veux pas mourir...

16 ans.

Les nuits blanches à me demander s'il allait venir me trancher la gorge dans mon sommeil, plus jamais.

Lui servir d'intermédiaire, plus jamais.

Etre obligée d'écouter ses pleurnicheries et contempler ses larmes de crocodile alors qu'il était totalement défoncé, plus jamais.

Je reste donc en haut, ne surveillant que le ton de la conversation – ton qui monte – pour ne pas être prise par surprise quand les choses déraperont.

Et puis j'entends sa voix.

– Descends !

Ne réponds pas.

Je ne comptais pas répondre. Peut-être qu'il va se lasser ?

C'est beau, l'espoir.

Et puis ses pas, dans l'escalier.

Hors de question qu'il monte. Hors de question qu'il pénètre ici, dans ma chambre.

Hors de question d'être envahi.

Je me précipite hors de ma chambre, je l'intercepte dans l'escalier.

Je le fixe droit dans les yeux.

Il est surpris. Parfait.

– Tu viens avec moi.

– Non.

Il me fixe une seconde.

Encore plus surprit. Encore mieux.

Il va devenir imprévisible.

J'essaie de me glisser entre le mur et lui pour descendre, pour rejoindre les autres, qu'il y ait des témoins, qu'il se sente obligé de bien agir et ne cède pas à l'énervement.

Il me bloque.

Me coince entre le mur et son flanc. J'essaie de passer en force, mais il m'écrase.

Je vais le tuer.

Je recule.

Nos regards se croisent.

Je ne sais pas ce qu'il y lit, mais il perd en assurance. Parfait. On va pouvoir commencer à jouer.

Il dit :

– Si tu ne viens pas avec moi, je te ferai placer en maison. Parce que ta mère te manipule, et tu es malade, ma fille. Alors soit tu viens, soit tu vas en maison.

Il n'a pas besoin de préciser. En maison : maison de fous.

Laissez-moi rire. Il y croit, en plus ?

Un sourire, et deux mots :

– Essaie seulement.

Le sourire qui s'agrandit :

– J'ai hâte de voir ça !

Je vois précisément le moment où il réalise qu'il ne me connaît plus. Que maintenant qu'il est établi que l'intimidation ne fonctionne plus, il n'a aucun moyen de pression sur moi.

C'est désormais moi qui mène le jeu. C'est moi qui choisis, c'est de moi que dépend la partie.

Hé bien qu'il aille se faire foutre.

15 ans.

La prof d'Espagnol a, depuis un moment, renoncé à garder la classe calme. C'est le dernier jour avant les vacances, elle se contente donc de rester à son bureau pendant que les élèves discutent, s'envoient des projectiles, bref, créent un chaos sans nom.

Assise entre mes deux meilleures amies, je gribouille sur un coin de mon cahier. On a bien essayé de discuter, mais le bruit général rend la chose désagréable. On s'entend à peine et on est obligé de crier pour se répondre. Pas cool. Alors on dessine, chacune de notre côté.

Et puis j'entends mon prénom.

Surprise, je relève la tête, et je *le* vois en train de me fixer depuis l'autre bout de la classe.

Ce gamin est arrivé en cours d'année et a aussitôt entrepris de me pourrir la vie. Il tape sur les nerfs de tout le monde, mais m'a choisi comme cible récurrente. A tel point que même la fille avec qui j'étais en conflit pour la place de première de la classe depuis deux ans a commencé à prendre ma défense.

Je ne comprends qu'un mot sur deux, mais il ne m'en faut pas plus pour saisir qu'il est en train de lire à voix haute la liste de « Dans la classe, qui est la fille ... ? » en ajoutant mon prénom après chaque qualificatif négatif.

Ce mec

est mort.

Il sourit alors qu'il me fixe droit dans les yeux, continuant de lire la liste et d'énoncer mon prénom.

Je tremble de rage. Je voudrais me lever et lui éclater la tête à coup de chaise.

Je ne peux pas. Les conséquences...

Qui en a quelque chose à faire des conséquences ?

Je ne peux pas...

Je tourne la tête vers la prof d'Espagnol. Elle regarde la scène avec des yeux vides de toute émotion.

La colère enfle.

J'entends mes amis, à côté de moi, râler à voix forte en espérant le faire arrêter. Mais ça ne fait que l'encourager.

Je me lève d'un seul coup, le fixant avec toute la haine et la fureur dont j'étais capable. La colère me comprime tellement la poitrine que je suis incapable de dire le moindre mot. Je compte juste lui marcher dessus, lui faire embrasser sa table, le laisser sur le carreau.

Mais le reste de la classe a vu le changement sur mon visage. Les autres garçons le forcent à se taire, une fille lui arrache la liste des mains. Une de mes amies me force à m'asseoir.

Et tout le monde évite mon regard.

21 ans.

Allongée dans la baignoire, contre elle, dans l'eau chaude, les yeux rivés sur un film. Une soirée détendue, une soirée agréable avec ma copine.

Et puis l'anxiété commence à monter, sortie de nulle part.

Je tente de fixer mon attention sur les images qui défilent sur l'écran de l'ordinateur, qui est posé sur une chaise, mais rien n'y fait. La peur vient me serrer l'estomac, me prendre à la gorge, et détourne mon esprit de tout le reste.

Qu'est-ce qui m'arrive ?...

La gêne. Quelque chose ne tourne pas rond.

Mais je veux lui plaire, alors je me contente de détourner le regard.

L'image d'une autre baignoire, d'un autre bain, remonte à la surface de ma mémoire. Je me force à respirer normalement pour ne rien laisser paraître.

Pourquoi maintenant ?...

La sensation de son corps sous le mien me donne envie de vomir.

Je ne bouge pas. Je ferme les yeux une seconde.

On est en sécurité.

On est ensemble.

On est loin de lui.

Ça ne sert à rien.

L'anxiété grimpe encore, surpasse tout le reste...

Je sais ce qui se cache sous la surface de l'eau, sous la mousse. J'ai la vague intuition que quelque chose de pas normal est en train d'arriver.

J'ai pas envie d'être aussi près de ce qu'il y a entre ses jambes.

J'ai pas envie de risquer de le toucher.

Mais il avait l'air tellement content qu'on prenne un bain ensemble...

Et pour une fois, il fait attention à moi, sans qu'un de ses jeux ne vienne tout gâcher.

J'ai envie de pleurer.

Je sais qu'il ne s'est rien passé de plus.

Mais j'avais oublié ce souvenir.

Nous avons oublié ce souvenir, jusqu'à ce soir.

Quelles autres surprises allions-nous avoir ?

Est-ce que les choses s'en étaient toujours tenues à des situations dérangeantes de ce style, ou est-ce qu'elles avaient dérapé ?

Quel âge avais-je à l'époque ? Pas plus de dix ans, la baignoire était celle de l'avant-dernière maison qu'avaient partagée mes parents avant de se séparer.

Dix ans.

Qu'est-ce qui avait bien pu se passer d'autre, pendant ces dix ans ?

Qu'est-ce que ma mémoire continue de me dissimuler ?...

20 ans.

Je me sens ridicule, mais je me dois de demander. Après tout ce que j'ai lu, je me dis que, peut-être, je suis dans le déni et qu'il est temps pour moi d'ouvrir les yeux.

Je ne suis pas toute seule dans ma tête.

– Est-ce que tu es le seul ?

Je sens sa gêne. Il ne sait pas comment me répondre avec tact. Je ne vais pas aimer la réponse.

– **Non.**

– Combien ?

– **Il y en a au moins trois que je connais.**

En nous comptant tous les deux, nous sommes donc cinq.

La peur m'envahit.

C'est impossible.

Je ne veux pas avoir à partager mon corps, *mon* corps, avec quelqu'un d'autre. Partager mon corps, partager ma vie, ce peu de temps de vie que j'ai...

Je me blottis dans mes draps, la peur me glaçant toute entière. Je sens la présence des autres, de *cet autre* qui m'effleure, essaie de me rassurer, mais je la repousse. Et je souffle, pour m'en convaincre, pour éloigner la peur :

– Je m'imagine tout ça. C'est dans ma tête.

J'aurais pu prévoir qu'elle allait prendre les choses ainsi. Elle a été créée pour donner l'impression du normal, pour être normale. Comment aurait-elle pu prendre les choses autrement ?

Ça ne m'empêche pas d'être blessé par sa réaction.

Après toutes ces années, je caressais encore l'espoir qu'elle ait laissé tomber cette idée d'ami imaginaire, qu'elle nous laisse enfin avoir une place dans cette vie que l'on partage, qu'elle puisse connaître le réconfort de partager les bons et les mauvais moments ensemble.

Mais non, elle est encore loin d'être prête pour ça.

Avec un soupir, je la laisse se couper du reste du groupe.

15 ans.

Cela fait un moment que les cris se sont tu en bas. Cependant, j'hésite encore à descendre. J'ai faim, j'ai soif, mais je crains beaucoup plus de risquer de me retrouver face à mes parents, encore en train de se disputer.

Je me glisse hors de mon lit, osant à peine respirer. Je sors de ma chambre, descends l'escalier tout doucement, en évitant les marches qui craquent.

Il n'y a qu'une personne sur la terrasse, assise à la grande table en bois : mon père.

Je fais de mon mieux pour ne pas croiser son regard alors que j'essaie de me diriger vers la cuisine de la façon aussi discrète que possible.

Mais il me voit.

Et, quand je fais demi-tour après un verre d'eau avalé difficilement, il m'appelle.

J'hésite.

Je sens qu'il y a quelque chose d'étrange.

Son regard, son langage corporel... quelque chose cloche.

J'ai peur de l'énerver, sans trop savoir pourquoi. J'obéis, ne sachant pas si c'est le choix le plus pertinent.

Met la table entre toi et lui.

Je me glisse à l'autre extrémité de la table. Il me dit quelque chose que je comprends à peine, je réponds d'un hochement de tête, sans même savoir après quoi j'acquiesce. Il continue de parler. Ses mouvements sont étranges, à la fois fluides et saccadés, curieusement ralentis. Il rigole tout seul.

Et puis, d'un seul coup, je comprends.

Il est défoncé.

Une conversation avec ma mère, où elle m'avouait qu'il arrivait à mon père de prendre des médicaments pour dormir puis de se forcer à rester éveillé pour avoir des hallucinations me revient. Et avec elle, la peur.

Déjà dans son état normal, il n'est pas forcément prévisible, mais là...

Je reste sans bouger, ne le regardant que par en dessous, comme s'il était un fauve que je craignais de provoquer.

Et puis j'ai sauté sur la première occasion pour retourner dans ma chambre, la peur formant toujours une boule presque solide au creux de mon ventre.

22 ans.

Mon portable vibre. J'ai reçu un sms d'un numéro que je ne connais pas.
Je fronce les sourcils et, bien avant de l'avoir lu, je sais déjà de qui il vient.
Un pressentiment, une intuition.

Une question de timing.

Je déverrouille mon portable.

C'est bien de mon père que provient ce sms.

Pendant quelques secondes, je suis incapable de comprendre ce qu'il m'a écrit.

La peur m'a prise à la gorge.

Il sait où nous sommes.

Et maintenant il a notre numéro de téléphone.

Il n'y a que mon frère qui a pu le lui donner. Je me sens trahie, je me sens violée dans mon intimité.
Mon téléphone est un lien avec certains de mes amis, il n'est pas censé permettre à mon père d'entrer en contact avec moi.

Doucement. On va lire ce message, puis l'effacer.

Dans les grandes lignes, il me dit que ma mère n'a pas besoin de le poursuivre en justice, que si j'ai besoin d'argent pour mes études, il m'en donnera.

La colère gronde.

Qu'il aille se faire foutre avec son fric.

J'immobilise les doigts au-dessus du clavier tactile du téléphone, puis j'efface le sms qui était déjà à moitié terminé, prenant soin de ne pas appuyer sur « envoyer » par mégarde.

Réfléchis une seconde, soit pas conne.

Cela fait huit ans qu'on l'a mis à la porte et refuse de revenir chez lui. Qu'on refuse de lui adresser la parole. Certes, il est idiot, mais à ce point ?

Pourquoi cherche-t-il à se faire envoyer bouler ?

Qu'est-ce qu'il pourrait en tirer ?

Et d'un seul coup, je comprends : l'audience concernant le non-paiement de la pension alimentaire est dans deux semaines. Cela fait sept ans qu'il ne verse pas un seul des sous qu'il doit à ma mère, et les plaintes de cette dernière ont enfin abouti. Ce que mon père veut, c'est que je lui dise d'aller s'étouffer avec son argent, que je n'en ai pas besoin, pour ensuite discréditer ma mère devant le juge.

Je sais ce qu'il me reste à faire.

Poliment, je lui réponds que le jugement et la pension ne les concerne que maman et lui, que c'est avec elle qu'il doit voir ça et que je n'ai rien à dire de plus sur le sujet.

La réponse ne se fait pas attendre.

Il dit que je n'ai pas compris ce qu'il a écrit, que je devrais relire son sms. Il est agacé, il va s'énerver. On ne marche pas dans son jeu.

Est-ce que j'en rajoute une couche ?

Fais-toi plaisir, on n'est plus à ça près.

Je lui réponds que si, j'ai très bien compris, et que c'est lui qui devrait relire ce que je lui ai envoyé. J'ajoute un smiley clin d'oeil pour faire bonne mesure. Sa réponse suivante est un peu plus énervée. Je clos l'histoire en déclarant que la discussion ne m'intéresse pas et que, après ce sms, je bloquerais son numéro.

L'imaginer bouillir derrière son portable est une sensation magique.

Mais je n'oublie pas la peur des plus jeunes d'entre nous. Si je nous écoutais, je changerais de numéro de téléphone sur le champ.

J'inspire.

On est à cinq heures de train de là où il habite.

On est adulte.

On est en sécurité.

Mais j'ai beau me répéter tout ça, le sentiment d'être traqué ne nous quitte pas.

Je dépose mon téléphone, retourne terminer la vaisselle, puis je vais récupérer une grande feuille de papier qui m'avait servi pour un exposé l'an d'avant.

Chacun choisi une couleur puis tous ensemble, dans un méli-mélo de pensées, on écrit.

On écrit des mots en rapport avec nous, avec notre vie, notre passé, notre conception des choses.

On écrit nos peurs, présentes et passées, nos espoirs, notre amour pour notre vie, et pour nous-mêmes.

Pendant deux heures, c'est comme si l'on ne formait plus qu'un.

Quand le papier est finalement couvert de couleurs, la peur a presque totalement disparu.